

— Dites-moi, Patricia, dites-moi comment tout ceci a commencé ?

La petite fille saisit soudain à pleines poignées, d'un mouvement presque convulsif, la crinière du lion, attira la tête massive et velue et sembla se mirer dans les yeux d'or.

— Il était si faible, si menu, vous n'avez pas idée, quand Kihoro m'en a fait cadeau, s'écria Patricia.

Elle considéra un instant encore le mufle de King et ses traits puérils prirent l'expression même — incrédule, attendrie, attristée — que l'on voit aux mères lorsque, devant un fils adulte, elles se souviennent du nouveau-né.

— En ce temps, reprit Patricia avec un soupir, Kihoro était déjà borgne, bien sûr, mais le rhinocéros ne l'avait pas encore écrasé contre l'arbre. Et puis, j'étais bien plus petite. Kihoro n'était pas encore tout à fait à moi. Alors, quand mon père faisait

des inspections dans les endroits de ce Parc où jamais ne va personne, Kihoro s'en allait avec lui. Et alors, un matin, Kihoro — vous savez, il a pour les bêtes bien meilleur flair que mon père — Kihoro a trouvé au creux d'un fourré un tout petit lionceau — deux jours au plus, dit Kihoro — et tout seul et comme aveugle, et il pleurait.

Patricia frotta une de ses joues contre la crinière de King.

— Mais comment était-il abandonné ? demandai-je.

La petite fille plia un doigt et dit :

— Peut-être que ses parents ont poursuivi un gibier et sont sortis de ce Parc et que dans un endroit où mon père ne peut plus protéger les bêtes, des chasseurs les ont tués.

Elle plia un autre doigt :

— Il se peut, continua-t-elle, que la mère avait trop d'enfants et qu'elle était fatiguée pour s'occuper du plus faible.

La petite fille pressa plus fort sa joue contre la crinière majestueuse :

— Ou tout simplement, elle ne l'aimait pas assez, dit-elle.

Il y avait dans sa voix tout autant de pitié que si le lion énorme avait été encore sans défense ni recours contre les cruautés de la brousse.

— Vous n'avez jamais vu quelque chose d'aussi petit, s'écria Patricia qui s'agitait entre les pattes monumentales. Je vous jure que, alors, King était moins gros que les deux poings de mon père mis ensemble. Et il était tout maigre et tout nu, sans un poil. Et il gémissait de faim, de soif, de peur. Maman disait qu'il était comme un vrai bébé qui vient de naître. Et aussi, elle disait qu'il était trop chétif pour vivre. Mais moi, je n'ai pas voulu qu'il meure.

Alors, Patricia me raconta en détail, et avec une nostalgie singulière, comment elle avait soigné, fortifié, sauvé le bébé-lion. Elle avait commencé par le nourrir



au biberon, puis elle lui avait donné beaucoup de sucre, elle l'avait habitué au porridge. Il dormait avec elle, contre elle. Elle avait veillé à ce qu'il ne prît jamais froid. Quand il était en sueur, elle l'essuyait. Quand les soirées étaient fraîches, elle le couvrait de ses propres lainages. Quand il était devenu bien gras, bien lisse, Patricia avait donné une fête pour son baptême.

— C'est moi qui lui ai trouvé son nom, dit la petite fille. Je savais bien, et contre tout le monde, qu'un jour il serait un Roi, un vrai.

Patricia eut de nouveau son étrange soupir maternel, mais elle reprit avec une intonation tout enfantine :

— Vous ne pourriez pas croire comme ça pousse vite un lion. Je commençais juste à savoir bien m'occuper de lui qu'il était déjà aussi grand que moi.

Le visage de la petite fille retrouva d'un seul coup son âge véritable.

— Alors, dit Patricia, alors on s'est mis à jouer. Et King faisait tout ce que je voulais.

Patricia rejeta avec violence la patte qui pouvait d'un seul battement la réduire en pulpe et se dressa tendue, crispée et incroyablement fragile devant le grand fauve à moitié assoupi. Il était facile de deviner sur son visage, saisi tout à coup par la fièvre et l'exigence de possession, le dessein qui l'animait. Elle voulait me convaincre — et, par là, surtout elle-même — que, dans la plénitude de sa force et de sa magnificence, King lui appartenait tout autant qu'à l'âge où, lionceau abandonné, il ne respirait que par ses soins. Elle cria :

— Il fait encore et toujours ce que je veux. Regardez ! Regardez !

Je ne croyais pas que j'étais capable, en cette journée, d'éprouver une forme nouvelle de l'effroi. Cependant, Patricia sut me l'inspirer. Mais c'est pour elle que je tremblai.